



ET VOUS,  
SERIEZ-VOUS PRÊT  
À TOUT ACCEPTER  
PAR AMOUR ?

QUE TU SOIS ELLE OU LUI,  
JE T'AIME !

roman

Philippe FROT

## **DU MÊME AUTEUR**

Chez Évidence éditions :

*Larguez les Amarres*

Chez Le Lys bleu :

*L'Optimiste triste*

*L'Aigle rouge des frères jumeaux*

*Prisonnier de vivre libre*

*Le Brun est de retour*

*C'est avec une grande plénitude que j'ai achevé ce livre,  
frôlant pourtant le pire, perdre un être cher,  
mais aujourd'hui je retrouve le sourire,  
cette personne et moi nous faisons  
de nouveau toit commun.*

*Nous pouvons garder la tête haute,  
ayant bravé l'un et l'autre les tempêtes de l'amour  
qui ne sont pas, comme dans les contes de fées,  
sans naufrages !*

*Merci à l'artiste Ray'Jeanne pour sa toile,  
illustrant parfaitement ma couverture.*

## **Sommaire**

INTRODUCTION

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

ÉPILOGUE

# INTRODUCTION

Je n'en reviens toujours pas. La salle est noire de monde, des agents de sécurité sont là pour faire passer les gens un par un. Tous n'attendent qu'une seule chose, que je leur signe mon dernier livre, sobrement intitulé « l'amour m'a tué ». Cela fait déjà dix ans que je me dévoue corps et âme pour la plus belle des passions, l'écriture. Et depuis quelque temps, j'en vis pleinement. Je gagne très bien ma vie en exerçant une profession que j'idolâtre. Qui aurait pu penser que moi, Antoine Hatier, fils de prolétaire et n'ayant pas un cursus scolaire des plus brillants, je me retrouverais là aujourd'hui, au milieu de toutes ces personnes qui avaient fait le déplacement dans l'unique but de me rencontrer ? Certains avaient même fait des centaines de kilomètres pour obtenir leur fameux sésame, mon dernier roman.

Celui-ci avait bénéficié d'une publicité dantesque et, bien qu'il fût sorti depuis près de deux ans, un événement l'avait remis sur le devant de la scène. Un réalisateur, qui transformait en or tout ce qu'il touchait, avait décidé de l'adapter au cinéma. Il s'entoura pour cela des plus grands acteurs du moment, et présenta ainsi un casting exceptionnel. Ce fut un triomphe, les records d'affluence furent pulvérisés. Mon éditeur avait fort bien géré la partie financière concernant les droits d'auteur et je touchai une somme d'argent à laquelle je n'eus jamais osé songer. Quant à moi, je n'eus qu'une seule exigence, mais qui à mes yeux était d'une extrême importance. Il était hors de question que j'accepte que l'histoire soit changée, peu importait la somme, et le fait que l'on me dit que cela était

pour le septième art. J'avais créé, vécu avec ces personnages pendant de longs mois, il m'eut été intolérable que l'un d'eux disparut ou qu'on lui fit réaliser des choses qui ne sortaient pas de mon imagination. Il y eut quelques palabres à ce sujet, des vitupérations, mais le romancier que je suis l'emporta sur le réalisateur et l'immense machinerie que représentait l'industrie du cinéma. Mon éditeur tenta bien quelquefois de me raisonner sur certains aspects, jugeant qu'il serait fâcheux de passer à côté d'une telle opportunité, mais je ne n'abdiquais pas, montrant une fois de plus mon inflexibilité. Paul Godman, le réalisateur, n'eut de cesse de me répéter à quel point je me révélais être une véritable « tête de pioche » ! Or, je me considérais seulement comme quelqu'un d'intransigeant. Dès lors que cela concernait mes écrits, la bête féroce qui sommeillait en moi pouvait à tout instant se réveiller.

Je compare souvent l'aboutissement d'un roman à un accouchement. Vous portez votre enfant et vous le reliez à d'autres personnages pour tisser votre histoire. Puis, grâce à la magie de votre plume, ces derniers prennent forme, ils vivent en vous ! Ainsi donc, vous maternez pendant de longs mois et, lorsque le livre est publié, c'est une naissance, vous pouvez présenter votre « bébé » à la vue de tous.

Monsieur Godman était très attaché à mon histoire, aussi, il se rendit à l'évidence que je ne capitulerais en rien et le scénario fut donc fidèle à cent pour cent à la trame initiale. Comme souvent, lorsqu'un film remporte un succès et que celui-ci est tiré d'un roman, les gens veulent acheter ce livre afin d'établir une comparaison avec le cinéma. Ils souhaitent également découvrir le géniteur de tous ces personnages qui les ont fait vibrer sur grand écran.

Mon livre racontait une histoire d'amour compliquée et improbable entre un homme et une femme. Découvrant l'un et l'autre l'impossibilité de pouvoir vivre de leur amour, l'homme décidait de quitter le monde des vivants.

Rapidement, il avait été encensé par la presse et depuis sa réédition, à la suite du film, les propos élogieux me concernant ne cessaient de se déverser. J'étais devenu l'écrivain à la mode, celui que tous les médias s'arrachaient et à qui les grosses maisons d'édition faisaient les yeux doux. Certaines d'entre elles me proposaient de véritables ponts d'or pour que je rejoigne leur écurie. Mais je n'étais pas assez expédient pour succomber de façon aussi malsaine aux chants des sirènes. Tous ces grands noms qui aujourd'hui me déroulaient le tapis rouge et me mangeaient dans la main étaient, à une époque pas si lointaine, totalement indifférents et bien peu tolérants pour les manuscrits que je leur envoyais. Selon eux, je n'entrais pas dans leur ligne éditoriale et ne correspondais pas aux critères des auteurs qu'ils recherchaient. Que l'on veuille bien m'expliquer par quel miracle, alors que ma façon d'écrire était restée la même, pourquoi j'étais soudainement devenu un romancier qui leur seyait admirablement bien ? Bien sûr je n'étais pas dupe et je restais persuadé qu'ils avaient flairé en moi la nouvelle poule aux œufs d'or. Un succès tel que celui que je vivais aujourd'hui était susceptible d'en amener d'autres et de « gonfler » leur tiroir-caisse.

Un grand éditeur dont je tairais le nom alla jusqu'à me proposer un luxueux appartement en plein cœur de Paris, tout ceci aux frais de la princesse ! Sa superficie était de cent-vingt mètres carrés. Imaginez le loyer ! Bien sûr je déclinai son offre, car cela ne s'appelait plus « baisser son pantalon », mais se « prostituer ».

Je restais fidèle à Patrick Pudler, l'éditeur qui le premier me fit confiance et m'affirma que je possédais un talent certain pour l'écriture. J'envoyai à cette période des manuscrits à des maisons d'édition, mais ceux-ci ne reçurent aucune réponse. Le peu de ceux qui me répondirent en profitèrent pour me trainer dans la boue et me dire qu'écrivain était un vrai métier et qu'il fallait pour



cela posséder un style, et que l'amateurisme n'y avait pas sa place. Alors que je m'apprêtais à baisser les bras, c'est à ce moment-là que Patrick Pudler me contacta. Il se disait enthousiasmé par mon premier roman et adorait la façon que j'avais de me démarquer. Selon lui, je possédais la facture des grands auteurs. Il appréciait tout particulièrement ma franchise et n'était point choqué par mon impiété qui n'avait pas d'égale. Au début, je crus même que tout ceci n'était qu'une blague. Je pensais, fort heureusement à tort, qu'un éditeur malveillant s'amusait avec quelques collègues à me complimenter pour mieux me « descendre » ensuite. J'étais persuadé d'avoir à faire à quelqu'un qui maîtrisait l'ironie à la perfection. Je lui raccrochai donc au nez, vexé et humilié que je me sentais d'être traité de la sorte. Comment pouvait-on prendre autant de plaisir à me blesser alors que j'avais mis toutes mes tripes dans ce roman ? J'étais effondré et n'aspirais plus qu'à une seule chose, bannir l'écriture de mon existence.

Deux jours après ce coup de fil, l'on sonna à ma porte. Lorsque j'ouvris, je faillis tomber à la renverse, mes mains lâchèrent ma tasse pleine de thé à la menthe qui se répandit sur le sol, aspergeant au passage les plinthes. Un homme se tenait devant moi, mon manuscrit sous un bras et brandissait fièrement une bouteille de champagne de l'autre. Il arborait ce sourire qu'ont les gens heureux, pareil à ceux qui viennent de réaliser quelque chose de fort. Cet homme, c'était Patrick Pudler. Il se déplaçait à mon domicile pour me faire signer un contrat si tant est que j'accepte de travailler avec lui. Il me répéta à plusieurs reprises qu'il ne s'agissait pas là de rodomontades et qu'il était tout ce qu'il y avait de plus sérieux. Oui me dit-il, j'avais une « patte », un style et il était bien décidé à m'aider à le déployer.

Je n'en revenais pas, cet homme croyait en moi, sensibilisé par mes écrits et mon roman l'avait touché. Pour lui, je disséquais parfaitement mes personnages et je me

présentais en fin psychologue face aux méandres de notre société. Enfin quelqu'un qui ose dire tout haut ce que les autres pensent tout bas, me lança-t-il alors. Bien sûr je ne me voyais pas sous cet aspect-là, je parlais simplement avec mon cœur et faisais preuve d'atavisme. Voilà pourquoi aujourd'hui encore je lui restais fidèle.

Alors que je signalais un énième livre et conversais avec une vieille dame, une porte claqua lourdement, faisant ainsi sursauter l'assistance ici présente. Tandis que je regardais mon éditeur pour m'enquérir de cet incident, il me murmura à l'oreille avec un sourire dans la voix que Pauline, ma femme, venait d'éconduire Laurent Jaunier, celui qu'elle appelait le « folliculaire », car il avait eu le malheur d'écrire un mauvais papier sur moi. Et ça, elle ne le supportait pas ! Je t'aime ma belle !

# CHAPITRE 1

Pauline s'affairait en cuisine afin que son repas soit à la hauteur de ses espérances. Aujourd'hui nous recevions ses parents et leur goût culinaire était des plus ardu. Son père était un ancien chef de cuisine et avait officié dans les plus grands restaurants de la région. Elle se devait donc de placer la barre très haute afin que ce dernier ne ressente la moindre déception. Sa mère, qui était quant à elle loin d'être un cordon bleu, était une experte en critiques. Il fallait toujours qu'elle s'arrange pour trouver un petit défaut, une petite coquille, aussi infimes furent-ils. Cela m'exaspérait au plus haut point mais, par amour pour Pauline, je me réduisais au silence et rongais mon frein à l'intérieur de mon être. Elle adorait ses parents et avait toujours entretenu une relation fusionnelle avec eux.

Je ne peux pas dire qu'ils ne m'aimaient point, mais il est évident qu'ils eurent préféré autre chose qu'un écrivain comme gendre. Et encore, aujourd'hui cela se passait beaucoup mieux, car le succès était là. Mais lors de ma période de vaches maigres, alors que je m'évertuais encore et encore et que mes manuscrits laissaient les éditeurs de marbre, ils ne se gênaient pas pour me dire de chercher un vrai métier et que l'écriture n'était que le salaire de quelques utopistes. Jamais elle ne nourrissait son homme ou bien eut-il fallu pour cela faire partie du cercle très fermé des prix Goncourt. Pour tout dire, ils me prenaient pour un doux rêveur qui s'imaginait posséder un talent certain. Je faillis d'ailleurs plusieurs fois abandonner et considérer leurs paroles comme un assentiment. Après tout me disais-je,

avaient-ils sans doute raison. Si personne ne ressentait cette envie profonde de me publier, c'est que je n'étais tout simplement pas à la hauteur.

Depuis que « l'amour m'a tué » avait battu tous les records de vente, j'étais devenu un gendre « sérieux », quelqu'un qui était reconnu et qui maîtrisait son art. Du moins c'est la façon dont ils me percevaient maintenant. Dorénavant quand ses parents me présentaient à certains de leurs amis, ils citaient mon nom haut et fort et n'omettaient jamais de préciser que j'étais l'auteur initial de ce film à grand succès. Ce revirement de sentiment amusait d'ailleurs Pauline et en même temps la rassurait. Il est vrai qu'il y avait de cela quelques années en arrière, il ne devait pas être facile pour elle non plus de savoir que ses parents n'avaient pas une grande estime pour ma personne. Elle m'aimait et espérait de tout cœur qu'ils en fissent de même ! Quelle terrible épreuve cela devait être de sentir que l'on déçoit ses parents par rapport à une personne que l'on chérit.

J'avais connu Pauline dans une soirée chez des amis il y avait douze ans de cela. Nous avions tous les deux quarante ans et sortions de relations amoureuses instables et tumultueuses. Comme moi elle s'était fait la promesse de ne plus jamais rouvrir son cœur à quelqu'un, ne voulant également plus s'attacher et pensait que l'amour ne lui était plus réservé. Et pourtant ce soir-là, il se passa quelque chose. Nous avions connu les mêmes galères, l'incertitude du bonheur nous tenaillait l'un comme l'autre, nous étions des naufragés de l'amour. Nous échangeâmes alors nos numéros de téléphone et nous communiquâmes ainsi pendant plusieurs jours. Puis au bout de la deuxième semaine, je décidai de me lancer et je l'invitai au restaurant. Jamais de ma vie je n'eus une conversation aussi enrichissante. Elle avait tout ce que le sexe féminin possédait pour me plaire. De longs cheveux bruns, de magnifiques yeux bleus, une bouche en forme de cœur. Elle

n'était pas filiforme et n'avait aucun bourrelet disgracieux. Elle était très cultivée et adorait tout ce qui se rapportait à l'art. De sa chaise elle faillit se renverser lorsque je lui annonçai que j'écrivais des nouvelles et que dans quelque temps je m'attellerais à mon premier roman. Nous parlâmes un long moment du « Dernier soupir du Maure », de Salman Rushdie, ce livre ô combien magnifique et qui révèle tout le talent de son auteur.

J'étais également fier de lui dire qu'à une époque je vivais derrière le château de Saint-Fargeau qui fut la demeure où Jean d'Ormesson passa sa jeunesse. Tout comme moi, elle adorait ce grand monsieur, toujours jovial et qui inspirait tant de sympathie. Pour l'un comme pour l'autre, l'évidence était là, il manquait à la littérature et laissait un grand vide derrière lui.

Grâce à elle je pus m'intéresser d'un peu plus près à la peinture. Comme beaucoup, j'allais flâner dans les musées et restais sans voix devant certains tableaux, sans toutefois en comprendre toute la subtilité. Je ne savais pas comment aller creuser dans l'âme de l'artiste afin d'extirper tout le sens de son message. Aujourd'hui, je faisais la différence entre impressionnisme, abstrait, figuratif et autres. Mais, et bien que cela ne fut pas toujours du goût de Pauline, j'avais une préférence pour le « pop art ». Je ne saurais dire ce qui m'attirait dans ce mouvement, mais je m'y retrouvais, cet art-là était celui qui me parlait le plus.

Ce fut-elle encore qui pour la première fois m'emmena au Louvre, alors que depuis tant d'années je passais devant sans jamais m'y arrêter. Comment dire ? Admirer des tableaux seul est une chose, mais le faire en compagnie d'une personne qui vous décrypte tout est un délice. Je sus tout ce qu'il fallait savoir sur la Joconde. Je ressortis de là totalement différent, moi qui pensais jusqu'alors être uniquement sensible aux images et ne rien percevoir du monde des peintres. Je pensais avoir été seulement imprégné de l'essence de l'écriture à ma naissance et

m'étais fait une raison en consentant qu'à part la plume, toute autre forme d'expression artistique me serait totalement étrangère. Alors que je lui faisais visiter d'immenses bibliothèques ou que je l'embarquais chez des bouquinistes où l'on pouvait dénicher de véritables pépites, elle m'emmenait d'expositions en expositions et, à mon grand étonnement, je cultivais maintenant un goût certain pour la sculpture. Nous allions également au cinéma et au théâtre. Puis, sans vraiment nous en rendre compte, après plus d'une année de sorties en tout genre, nous franchîmes le pas et nous emménageâmes dans un studio situé à une trentaine de kilomètres de Paris. Ce coin ressemblait un peu à la campagne et n'avait aucune comparaison avec les grandes villes. Nous y passâmes sept merveilleuses années, teintées d'amour et de bonheur. Puis, lorsque les ventes de mes livres se firent intéressantes, ainsi que le salaire de Pauline, nous achetâmes un bel appartement dans une ville moyenne. Nous étions à cinquante kilomètres de la capitale et cela nous convenait parfaitement. Moi, pour mon métier d'écrivain, l'exercice pouvait se pratiquer à n'importe quel endroit. Je savais à quel point il fallait que je considère ceci comme un luxe et un privilège.

Pauline était coiffeuse à domicile et avait considérablement augmenté sa clientèle. Elle partait le matin vers huit heures et ne rentrait que le soir vers dix-neuf heures. Je m'occupais donc des tâches ménagères et des repas. Dès qu'elle quittait l'appartement, je m'affairais à ces besognes et j'avais toute l'après-midi pour écrire. Bien sûr je ne vouais pas tout ce temps-là à noircir des pages, je m'accordais quelques heures pour flâner un peu. Je commençais à faire glisser ma plume en milieu d'après-midi, et cela jusqu'au retour de Pauline. Nous vivions ainsi en filant le parfait amour. Une seule ombre venait noircir ce tableau. Nous n'avions pas d'enfant car Pauline était stérile, et, bien que je l'aie connue dans sa quarante-deuxième année, malgré les risques, cela ne l'eut pas gênée. Bien

qu'elle n'en parlait que très peu, je savais que ce drame affectif la touchait au plus profond d'elle-même. Moi, j'avais une fille de trente ans qui m'ignorait et avec qui je n'avais plus de contacts depuis de nombreuses années. Mon crime de père était d'avoir divorcé d'avec sa mère, alors que nous avions voulu cela pour que sa vie d'enfant se déroula dans un climat serein. Mais sa mère avait su employer les mots qu'il fallait pour la détourner de moi à tout jamais.

Mais quelque part, nous tirions un certain bénéfice de cette situation. Nous ne vivions que l'un pour l'autre. Nous avions enfin trouvé notre moitié, celle avec qui nous voulions vieillir et mourir à ses côtés. Aujourd'hui, par amour et alors que mon éditeur m'avait conseillé de prendre un attaché de presse, Pauline avait vendu son affaire et s'occupait désormais de ma carrière. Elle était celle qui me connaissait le mieux, qui d'autre aurait pu mener à bien cette mission ? Elle savait très précisément choisir les émissions où je me sentais bien et évitait de me prendre des rendez-vous « pompeux » pour lesquels j'éprouvais une profonde lassitude. Jamais elle ne donna son accord pour que je participe à des plateaux télé où l'invité se trouvait pris dans un coupe-gorge et n'était qu'une victime offerte en pâture aux téléspectateurs. Elle savait pertinemment que j'allais sur une émission uniquement pour défendre mes romans et converser avec d'autres auteurs et non pour raconter ma triste vie ou faire le clown en me livrant à des pitreries qui ne faisait rire que l'animateur. Certes je n'étais pas quelqu'un d'atrabilaire mais je considérais que l'écriture était quelque chose de sérieux et qu'il y avait un temps pour tout. Comme tout le monde j'aimais m'amuser et je n'étais pas le dernier à raconter des blagues, certaines allant bien en dessous de la ceinture. Mais sous prétexte que les médias s'intéressaient soudainement à moi, ce n'était pas là une raison suffisante pour faire tout et n'importe quoi. Bien que j'eus entendu certaines langues de vipères dire que j'avais désormais la

« grosse tête », à ne plus pouvoir enfiler mes bonnets, j'étais pourtant resté le même. Ce reproche était venu du fait que j'avais refusé d'aller descendre des quilles à la télé ou de me barbouiller le visage avec du chocolat ! Avant de devenir ce que l'on appelait « un personnage public », j'avais déjà une sainte horreur de ces programmes pour lobotomisés dans lesquels je n'y trouvais pas le moindre intérêt. Ma notoriété nouvelle impliquait elle que je dus me plier à toutes sortes d'âneries ? Le problème était que beaucoup de gens ne me connaissaient pas avant et que pour eux, ces refus étaient synonymes de vanité.

Bref, Pauline faisait une excellente attachée de presse et je me rendais à ses rendez-vous les yeux fermés, lui accordant toute ma confiance. Alors que je préparais tout le nécessaire pour l'apéritif, la sonnerie tonitruante de l'interphone se fit entendre.

— Oui, fis-je.

— Antoine, c'est Bernard.

— Je vous ouvre.

J'appuyai sur le bouton pour leur donner libre accès. Bernard et Francine, les parents de Pauline étaient là. Comme d'habitude ils arrivaient avec plus d'une demi-heure d'avance sur l'horaire prévu. Cette ponctualité exacerbée leur permettait de scruter chaque recoin de la table et de vérifier que tout était en ordre. Bernard filait directement à la cuisine prodiguer les derniers conseils à sa fille qui inévitablement se mettait à rire, provoquant chez lui une certaine irritation. Francine, toute dévouée à son époux, intervenait alors à son tour et sermonnait gentiment sa fille en lui précisant que tout ceci était pour son bien et que lorsque son père ne serait plus là elle se souviendrait de toutes ses sages paroles.

Puis, ils s'apercevaient enfin que j'existais et venaient me dire bonjour. Je ne m'offusquais même plus de ce qui n'était rien de moins qu'un manque de politesse évident. Au début de nos rencontres cette façon de me rendre invisible me



révoltait et je ne voyais en ce couple que des jansénistes. Cela avait d'ailleurs provoqué à plusieurs reprises quelques algarades avec ma bien-aimée. Je lui reprochais le manque d'éducation de ses parents ainsi que l'indifférence dont ils faisaient fi à mon égard. Bien sûr j'avais tort de m'énerver contre Pauline car la pauvre n'y était pour rien, ce n'était pas elle qui avait élevé ses parents. Alors, le temps faisant son ouvrage, je les avais laissés à ce qu'ils étaient et ne les voyais pas lorsqu'ils rentraient chez moi, attendant qu'ils daignent venir me saluer. En agissant de la sorte, j'avais enlevé de l'esprit de Pauline une chose qui la contrariait. Comme cela se passait trop souvent ailleurs, elle craignait que nous nous disputions à cause de ses « géniteurs ». Elle était dorénavant totalement rassurée. Pour ma part je trouvais aussi cela regrettable de voir tous ces couples qui s'admonestaient pour des tiers-personnes qui ne devraient en aucun cas troubler le bon fonctionnement du ménage.

Maintenant, quand ils pratiquaient l'examen approfondi de la cuisine et du reste, Pauline et moi nous jetions des regards amusés et bien souvent l'un de nous deux devait se retourner pour ne pas éclater de rire. Ils ne se rendaient pas compte que sous leurs airs de commandeurs, ils frisaient le ridicule. En tout cas, c'est ainsi que je les voyais. Peut-être moins Pauline, car elle adorait ses parents, chose que je ne pourrais jamais lui reprocher.

Aujourd'hui Pauline les avait invités à se joindre à nous pas seulement pour le plaisir de les voir. Nous avions quelque chose à leur annoncer, qui nous tenait à cœur, et qui, plus le temps avançait nous apparaissait comme une évidence. Cela faisait une douzaine d'années que nous vivions ensemble et, plus les jours passaient, plus Pauline ressentait comme une blessure le fait de ne pas porter mon nom. Pour elle nous ne faisons qu'un et il lui semblait presque immorale de ne pas s'appeler comme moi. De plus, même si nous vivions ensemble, certains avantages pouvaient nous être accordés. Il était temps pour nous de

franchir le pas, nous allions nous marier. Si pour certains cela eut pu sembler ridicule car nous avions dépassé la cinquantaine, pour nous il ne s'agissait que de la suite logique de notre amour qui, et je vous assure que je ne mens pas, n'avait jamais faibli et était toujours à son firmament.

Lorsqu'elle se levait et croisait mon regard, j'éprouvais toujours la même sensation qu'au premier jour. Puis elle s'approchait de moi et me déposait langoureusement un baiser sur la bouche, faisant hérissier les poils de mes bras, comme pour notre première embrassade. Enfin elle me prenait par le cou et me disait doucement à l'oreille :

— Je t'aime tant mon Antoine !

Aujourd'hui encore, ses mots résonnent avec la même intensité. C'est pourquoi cela ne fait plus aucun doute, nous devons officialiser notre union. S'il était clair pour nous qu'il n'y avait aucune irrésolution à ce sujet, pour ses parents, cela risquait d'être une autre affaire. Bernard et Francine étaient très fiers du nom de Jannard, ce dernier représentant un des fleurons de la gastronomie française. Sa fille avait d'ailleurs toujours, jusqu'à ce jour, crié haut et fort que si elle devait se marier, elle garderait son nom de naissance. Son dernier prétendant avait refusé cette condition et il fut éconduit sans ménagement. Pauline était restée intransigeante à ce sujet. En changeant cela, elle aurait eu cette désagréable impression de salir l'honneur de son père et avec lui tout le travail accompli au service de la cuisine. Toute petite déjà ses parents ne cessaient de lui répéter que le nom de Jannard était cité en exemple dans toutes les écoles culinaires et ceci même en dehors de nos frontières. Ils n'avaient eu qu'un seul enfant, et de surcroît une fille, aussi avaient-ils tout fait pour la convaincre que le nom devait perdurer. Son père, si infatué de sa propre personne alla même jusqu'à dire que si par malheur elle dut changer de « patronyme », il vivrait cela comme un crime et que la France serait en deuil, rien que ça ! Si une chose